Les particules directionnelles, ou l'aventure topologique de la langue

Robert Lafont

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3485>

DOI : [10.4000/praxematique.3485](https://doi.org/10.4000/praxematique.3485)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 1987

Pagination : 117-140

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Robert Lafont, « Les particules directionnelles, ou l'aventure topologique de la langue », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 9 | 1987, document 6, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3485> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3485>

Robert LAFONT
 Université Paul Valéry
 Montpellier

LES PARTICULES DIRECTIONNELLES, OU L'AVENTURE TOPOLOGIQUE DE LA LANGUE *

1 . FONDEMENT D'UN SYSTEME : LA STRUCTURE DE LA REALITE

1.1 - La première approche que j'ai tentée du problème de construction de la langue ici exposé avait la forme d'un chapitre sur les prépositions dans une description générale du fonctionnement de la phrase (1). Je m'appuyais alors sur un ouvrage récent de B. Pottier, Systématique des éléments de relation (2), où je trouvais des réponses claires à mon questionnement méthodologique. Ces réponses, je les réintérais en quelque sorte dans la psychomécanique du langage en les faisant servir à un démontage des articulations du temps d'actualisation, temps du dicendum, avec le temps du discours, temps du dictum (3).

Je n'ignorais pas que l'analyse de Pottier suscitait incrédulité et critique des guillaumiens orthodoxes. On me dit aujourd'hui qu'elle n'avait pas la faveur de Gustave Guillaume lui-même. Cela ne m'étonne pas, et ne m'étonne pas non plus le secours que je trouvais dans cette thèse "déviante". Je ne voudrais pas tirer cet auteur du côté où je ne suis pas sûr qu'il consente à se tourner, mais il me semble qu'en proposant des particules relationnelles une interprétation dans le sens d'une abstraction à

* Pour publication, cette étude a été allégée de divers commentaires sur le système prépositionnel et casuel latin, sur les emplois syntaxiques de la préposition et sur la logosphère seconde : ces différents points feront l'objet d'un autre article.

étages : lieu, temps, effet logique, emploi syntaxique, au lieu d'établir le schéma omnipertinent d'une construction mentale qui serait à elle-même son support, il n'est pas loin de dire que "le monde extérieur existe" et que le langage en tient un compte premier. Il hante le lieu épistémologique où s'initie le renversement interne de la théorie guillaumienne : la topogénèse.

Vingt ans ont passé. L'exposé sur les prépositions de la Phrase occitane a fait la matière d'un enseignement ; il a été appliqué au français, aux langues romanes, à d'autres langues. Il a été traversé par l'élaboration de la linguistique praxématique, qui paraît l'avoir consolidé et justifié : au point qu'on pourrait faire de la théorie syntaxique des particules relationnelles l'une des bases historiques et logiques de celle-ci. C'était bien mon avis quand je l'introduisais, à la place finale qui lui revenait selon l'ordre de la démonstration, comme point ultime du mouvement d'allègement du sens qui parcourt la langue, aux dernières pages du Travail et la langue (4).

Mais la praxématique elle-même se doit de bouger. Elle voit plus clair en ses principes en devenant une discipline collective. Elle affine ses concepts d'une pratique démultipliée (5).

D'autre part le guillaumisme à l'ère post-structuraliste, où il prouve sa fécondité, est travaillé de plus en plus évidemment par sa contradiction interne qu'on pourrait formuler en affrontant les deux termes de réalisme et d'idéalisme. Peut-être son avenir est-il à la mesure de ses "hérésies".

Ces raisons poussent à reprendre, à échéance normale de progrès dans la recherche, l'ensemble de la question soulevée dans les années soixante.

1.2 - De quoi s'agit-il ? Comme toujours en science, et banalement, de substituer un ordre logique à l'inventaire taxinomique.

La taxinomie existe dans toutes les grammaires des langues indo-européennes (et des autres, soit qu'elle y soit légitime, soit

par dérive eurocentriste). Elle groupe en un même chapitre-tiroir trois sortes de morphèmes également indifférents aux fonctions du nominal (genre, nombre, cas) et du verbal (personne, temps), invariables donc dans leur forme :

a - Des "particules", ainsi nommées parce qu'elles sont vraiment des composés phonologiques minimaux (pour la plupart des monosyllabes atones). On les trouve accompagnant syntagmatiquement le verbe, selon une distance allant du rattachement obscurcissant (a(d) dans affirmer) au détachement en terme de mouvement syntaxique (cf all. Ich stehe immer sehr früh auf), mais qui sont aussi bien des instruments de l'incidence nominale sur verbe (mourir de peur) ou sur nom (la peur du vide ; bête à pleurer). Leur liste est close dans toutes les langues, et l'on voit la diachronie épuiser leur stock, détruisant ainsi le système qu'elles constituent à certaines étapes de la glossogénie et plus encore dans une sorte d'achronie toujours perceptible (cf la présence de cum-, con-, co- en préverbe, son absence en préposition dans la langue française).

b - Des substituts à cette destruction, ou des compléments au système, trouvés dans des outils de second rang syntaxique, appuis de la production praxémique du sens, qu'on appelle traditionnellement des adverbes de façon bien incommode. On admet que quand l'adverbe est détaché, il reste adverbe : il reste près, il passe loin. Il devient préposition quand il sert à l'incidence : il passe près de moi. On remarque en eux, très souvent, la particule agglutinée (depuis) ou non (près de).

c - des substituts issus du nominal ou des formes nominales du verbe, qui en ont perdu les pertinences, et servent aussi à l'incidence : attendu, chez (<casa), concernant, durant, excepté, hormis, malgré, nonobstant, pendant, plein, proche, sauf, suivant, supposé, etc ... Cette liste non close s'illimite des "locutions prépositives" qui sont des fragments de discours quelconques (aux environs de, à l'exclusion de, en face de, par manque de, etc ...), eux-mêmes soutenus de particules et rattachés au mouvement syntaxique par ces particules-valences (6).

Les catégories b et c demeurent, au moins sur une étape très longue de la langue, incapables d'entrer en composition avec le praxème verbe. Pour cette raison on garde en français deux plans de glossogénie distincts et en coexistence. Les recreations avec (<ab-hoc), avant (<ab-ante), près sont les "formes dénouées" de cum-, ante-, ad- : poser avec, poser avant, poser près et composer, antéposer, apposer.

La considération de ces entrées multiples dans la catégorie et le déséquilibre entre l'emploi double des particules a et l'emploi simple de leurs substituts b et c, suggère immanquablement une orientation de la recherche : par derrière une dualité de fonctions il y a une représentation commune et fondamentale ; celle-ci est perceptible surtout dans le système des particules, le seul pleinement fonctionnel.

C'est bien cette orientation qui structurait le livre de B. Pottier et notre premier exposé des prépositions.

1.3 - Choisir de découvrir une représentation derrière des fonctions, c'est avoir sur la langue un jugement d'ensemble qui fait d'elle un spectacle. Le terme remonte à L. Tesnière, mais la praxématique le prend dans l'architecture épistémologique qui est la sienne : le matérialisme. Le "spectacle linguistique" est pour nous l'analyse-reconstruction du réel en réalité grâce au réseau praxémique organisé en logosphère. Ce réseau dans le temps d'actualisation où se bâtit le discours (et d'abord l'unité théoriquement close de discours qu'est la phrase) se distribue sur une binarité de vision tensive et de vision non tensive, selon les catégories du temps et de l'espace, en verbes et en noms : il pleut et la pluie.

A quoi servent donc ces particules et prépositions plus ou moins simples et fondamentales, plus ou moins bricolées dans l'économie de la logosphère ? N'étant ni du verbe ni du nom, elles concernent, on le sait, aussi bien le temps que l'espace : à cinq heures, à Rome, dans les situations de sens que construisent les praxèmes. Peut-on dire qu'elles sont des parapraxèmes ? La

praxématique les a, dans un premier temps classées ainsi, donnant à la particule para son extension la plus grande et la plus fade, la plus près du vide taxinomique.

Il faut que la praxis de linguistique opère sur ses propres outils comme elle opère sur ceux de la praxis linguistique elle-même. Il faut mettre de l'ordre et de la méthode dans l'appareil explicatif comme dans l'explication.

Le couple parapraxème-praxème est d'une pertinence forte, car il rend compte du secours que se portent mutuellement dans la construction de la langue et de tout message le sens et le critère de réalité, sans marges ni restes. La praxématique "marche sur deux pieds" : son réalisme est fait à la fois d'une théorie des sujet-espace-temps et d'une théorie de la production de sens.

Or les outils que nous envisageons aujourd'hui sont étrangers à cette grande binarité de fonctions, et ne sont pas pris dans cette démarche.

On remarque de plus qu'ils sont exclus de cet étagement de la représentation réaliste, qui se laisse lire dans la correspondance de la chronogénèse (guillaumienne) et de la topogénèse (non guillaumienne) :

<u>in esse</u> : démonstratif ou possessif	indicatif
<u>in fieri</u> : art. défini/indéfini	subjonctif primaire/secondaire
<u>in posse</u> : actualisateur 0,	formes nominales du verbe

Ils apparaissent dans le discours, dans la syntaxe sans qu'on puisse découvrir en eux rien qui ressemble à un étalonnage, à un degré de réalité. Si on les prend du côté de leur effet local, on dira qu'ils sont des topothétiques hors topogénèse ; du côté de leur effet temporel, qu'ils sont des chronothétiques qui ne supposent aucune chronogénèse.

Faut-il créer pour eux une troisième catégorie terminologique ? Faut-il supposer une troisième forme de la représentation, une troisième face du système de la langue ?

1.4 - On ira d'emblée à l'essentiel en allant au primitif : à la racine de l'humanisation de l'espèce, - telle qu'elle est revécue, on l'admet par principe d'anthropologie générale (7) - dans l'histoire de l'individu.

On y trouvera un rapport, instituant, entre l'expérience de la totalité organique qui distribue l'Umwelt et l'Inwelt et la station debout. Cette mise sur pieds de l'homme, on sait en particulier depuis E. Leroi-Gourhan (9) qu'elle a un triple effet phylogénique : libérer les membres antérieurs pour les activités pratiques de relation avec le monde et de transformation de ce monde, et spécialement la main ; permettre l'utilisation pour des fonctions de relation des organes antérieurs de la nutrition et de la respiration, et de là vient la parole ; développer la partie antérieure des hémisphères cérébraux, où s'inscriront les commandes du système relationnel, où se construira le symbolique et le langage.

On ajoute que la main, l'avant-bras et le bras libérés vont pouvoir soutenir le geste de l'indication composée qui permet la désignation à distance, la désignation de l'absent, la deixis symbolique où se fonde l'autonomie du linguistique (10).

Le rapport entre la conscience de totalité organique et la station debout a pour conséquence évidente et d'une portée illimitée une perception de la verticalité comme status hominis et de façon plus générale de la verticalité dans le monde. En faisant, de mieux en mieux dans l'histoire de l'individu et dans l'histoire de l'espèce, de sa colonne vertébrale un axe somatique qui correspond à la gravité terrestre, l'homme conquiert la conscience du haut et du bas. Cette binarité fondamentale construit son imago propre et tout son système symbolique jusqu'à la mise en place des hiérarchies sociales.

Ce n'est pas tout : la station debout distribue clairement l'Umwelt selon le plan que constitue la binarité des organes mise en équilibre de part et d'autre de l'axe vertébral. La verticalité

signifie aussi une répartition entre une face relationnelle et un arrière non relationnel, entre un devant et un derrière de l'homme.

Nous prenons génétiquement cette double articulation, pratique d'abord, symbolique dans son développement, à la racine, sur la constitution de la frontière de l'individu. Elle est de ce point de vue origine de la séparation du ça et du je dans le CA : matrice du sujet.

Mais elle date d'avant le sujet. Elle est encore une organisation du CA premier. Aussi est-elle extensible à tout l'univers conçu. Tout objet concret discernable dans cet univers par la perception analytique (11) a un haut et un bas, un devant et un derrière.

Le microcosme et le macrocosme sont représentés et expérimentés dans l'activité humaine, matérielle et psychique, grosso modo comme une totalité de quatre régions :

Figure 1.

1.5 - La figure, pour représenter une totalité, est une sphère. Elle est dans l'espace : elle tient compte de la troisième dimension de cet espace, la profondeur. De cette profondeur l'homme acquiert l'expérience non seulement en conscientisant ses limites organiques, mais en balisant son environnement. Tout objet extrait par perception analytique de l'épaisseur indistincte du CA est un point repère sur la profondeur. L'analyse fait du réel perçu,

pensé, nommé, une mise en discontinuité de la profondeur devant la conscience. Le monde est "feuilleté".

Précisons : chaque objet a lui-même une épaisseur. Sans cela il ne serait pas perçu. Il est donc analysable en unités de rang inférieur. Mais il est aussi comme totalité individuelle conçu sans cette épaisseur. Nous avons décrit cette logique du réel sous son aspect de nomination en parlant de hiérarchie signifiante (12). On pourrait la décrire sous son aspect de deixis : la désignation de l'objet où s'attache le critère de réalité ne peut fonctionner que par l'identification de cet objet comme ponctuel. Tout objet a ses quatre régions, mais pris unitairement il est le point d'intersection de quatre régions qui lui sont extérieures.

Ainsi s'organise le réel en strates de haut et de bas, de devant et de derrière.

Organisé humainement, il l'est activement. L'expérience de contact avec le réel est pour l'homme soumise à une action possible, tentée, réussie sur ce réel. De ce point de vue opère encore une binarité. L'individu-conscience a deux moyens d'agir : en expansion de lui-même, en projetant sa main par exemple ; ou en rétraction, en la ramenant à lui. Cette alternance, qui est le rythme même du vivant, devient chez lui praxis et conscience. Il conçoit donc la profondeur, vers le haut ou le bas, l'arrière ou l'avant, comme il l'occupe, de lui-même à l'ailleurs, de l'ailleurs à lui-même.

On sait que cette alternance apparaît dans la fameuse observation que fit Freud d'un enfant jouant avec une bobine et une ficelle. Cette scène, connue sous le nom des particules fort et da, apparue à un moment de l'existence où l'activité symbolique est en plein essor, est une autre forme de la matrice du sujet (13). Mais répétons que la conscience du réel est antérieure au sujet. L'expansion-rétraction est une propriété étendue à tout le CA comme le haut vs bas ou le derrière vs devant.

Il est très remarquable qu'on puisse trouver au niveau du latin les six particules (morphèmes, classés plus haut en a) porteuses de ces représentations qui structurent l'univers : sub

vs super ou supra ; ante vs post ; ad vs de. Il en est d'autres dans cette langue, que nous examinerons, mais celles-ci nous fournissent d'un "socle" indispensable.

Elles ont été malmenées par la diachronie : sub a été remplacé par subtus (type b : adverbe), supra a été influencé pour sa voyelle par sursu(m) (également adverbe) ; comme prépositions ante et post ont été remplacées par avant (ab + ante), après (ad + pressu)(m)) ou par devant (de + ante), derrière (de + retro). Mais ad et de survivent sous les formes à et de, et le système a été maintenu.

La vue d'ensemble sur ce système nous permet de résoudre maintenant un problème de terminologie. Les termes de prépositions, préverbes, préfixes ne conviennent pas, ne désignant que des positions syntagmatiques, restant au niveau des effets. Celui d'"éléments de relation" retenu par B. Pottier est bien meilleur. Il va davantage vers la fonction. Mais il ne définit pas une représentation. Nous proposons "particules directionnelles".

Le terme a l'avantage de dire clairement qu'il n'y a pas de structure du monde qui ne soit une orientation. Le praxème latin regio disait déjà cela aussi (cf le verbe regere).

Il existe donc à la base de la conscience que l'homme a de lui-même et du monde un système représentationnel pris en charge par des morphèmes d'emplois divers en discours et extrayant du discours leurs propres substituts. Ce système est étranger à la nomination : il n'est pas praxémique. Il n'étalonne pas la réalité : il n'est pas parapraxémique. On le découvre antérieur à la brisure que le sujet fait dans le monde. Il est à la fois la structure minimale de la logosphère, abstraction liminaire sur laquelle prolifèrent les taxinomies linguistiques, et la condition d'établissement du critère de réalité. S'il faut user d'une définition imagée, empruntons celle-ci à la physique : ce système dessine les lignes de forces que la conscience trace dans le réel.

1.6 - Une autre saisie par la conscience du réel et de sa structuration en réalité, est celle qu'on a l'habitude de placer

sous les termes d'absence et de présence. On se souvient de la "scène du miroir" où, sous l'aspect de l'imago vide, c'est-à-dire déjà sur le seuil du symbolique, l'enfant joue à se faire apparaître et disparaître (14). Etape-clef de la construction du sujet.

Mais dès avant la mise en place du symbolique et l'utilisation de l'imago, la logique du réel avait imposé à l'individu organique cette vérité que l'existence est toujours coexistence. Il faut à l'être un espace d'inscription. Tout élément de CA pose le CA et pose dans ce CA une infinité d'autres extractions possibles.

L'existant le plus simple, l'Etre 1 de notre terminologie, est de "l'Etre avec". Le français le marque bien dans le syntagme il y a, où y signale le lieu de l'autre englobant ; il y a une chaise dans la chambre. Tous les termes dont nous nous servons insistent sur cette donnée inéluctable : ab-sence, "être extrait de", présence, "être mis devant l'autre". Le "feuilletage" de l'univers est un moins ou un plus affectant chaque strate analysée, chaque point pris en charge par la nomination, qui ne peuvent jamais aboutir ni au plein ni au moins absolus.

Le latin avait pour cela un couple de particules, cum vs sine, qui signalait l'élément plus et l'élément moins dans la représentation du réel. Il a été refait en français grâce à sans et avec.

Il convient pour comprendre son fonctionnement de ne pas se fier à un effet de staticité qui tient au verbe être dans une phrase comme : Pierre est ici avec Paul. En fait, si l'être est toujours de "l'être avec", cet "être avec" n'est jamais que du "venir avec". L'existant s'éprouve existant non comme une réalité en-soi, mais comme une addition, dont l'envers soustractif ne peut échapper au mouvement de sa conscience. L'anglais en a tiré une conséquence bien claire : without. C'est bien ainsi que se préfigure le sujet du stade du miroir. Ainsi se structure le monde des événements-avènements. Cum est sine sont les mêmes

représentations que ad et de, prises du côté de l'impression d'être qu'elles laissent dans le réel.

Il nous paraît en conséquence juste aussi de voir dans sans et avec des particules directionnelles.

2 - TOPOLOGIE COSMOGRAPHIQUE

2.1 - Dans la famille indo-européenne, en vue glossogénique le système directionnel a été aussi pris en charge par une suffixation du radical praxémique, classée comme flexion casuelle : dans la déclinaison nominale.

Trois cas sont ici concernés, qui forment un sous-ensemble de la déclinaison. L'ablatif y est un équivalent représentationnel de de. On peut poser derrière l'accusatif un illatif, qui existe hors de cette famille (basque, finnois) : c'est l'équivalent de ad. Le locatif est nécessaire aux situations discursives ; quand il s'agit d'effacer le dynamisme directionnel lui-même. Le locatif peut être pris comme désignant le terme atteint par ad et de, sans considération de la traversée d'espace qui est sous ad et de.

En latin classique, on a ainsi conservé : venio Roma : eo Romam, sum Romae.

Nous insistons sur le fait que Romae est précisément une représentation étrangère au système des particules. Aucune d'elles ne peut venir à sa rencontre ou en concurrence avec elle. Alors que l'usage s'établira de dire de muro se deicere, ad murum se advertere, l'expression de l'ubi, sauf représentation supplémentaire, n'a été prise en charge du côté du nom que par un cas, d'abord le locatif.

Ce cas lui-même s'est révélé fragile. Alors que dans d'autres groupes de l'indo-européen, comme le slave, il devait perdurer, en italique comme en grec et en germanique, il se confond avec le génitif, puis ou disparaît. Il est remplacé par l'ablatif. Ce syncrétisme revient à chercher du côté de la direction l'expression de son terme atteint : sum Athenis est formellement

identique à venio Athenis. La distinction de l'ubi et de l'unde n'y est assurée que par le sémantisme du verbe.

Un syncrétisme inverse était théoriquement possible. C'est lui qui a réussi dans la descendance du latin quand le système topologique casuel a été définitivement perdu. Il a fallu recourir aux particules, et l'on a retenu à : on dit donc en français je suis à Athènes comme je vais à Athènes, qui s'opposent ensemble à je viens d'Athènes (15).

2.2. - L'un et l'autre syncrétisme ne peuvent être pris pour des accidents sans raison systématique. Ils posent un problème de fond.

Partons de cette extériorité du locatif au système ad / de, qui le prive d'équivalent simple en particules. C'est que l'ubi est un point sans épaisseur comme le point des géomètres, abstrait, résultat de la séquence de deux droites. Dans la représentation de l'univers qui sous-tend la langue, représentation dynamique, la droite est toujours orientée : ad ou de précisément. Le locatif n'est donc qu'une situation logique, topologique dirons-nous désormais, résultative du point de vue de la pratique du monde autant que nécessaire à cette pratique : une contraction limite en synergie, un objet abstrait qui soutient un modèle symbolique en mécanisme d'entendement. Il ne peut rencontrer les taxinomies praxémiques avec simplicité que si elles s'abolissent à sa rencontre : dans le toponyme singulatif (16).

Dans l'expérience vécue, même à un niveau moyen d'abstraction que prennent en charge les outils catégoriels du sens, l'ubi n'est saisi que comme l'ad ou le de contractés à leur limite. B. Pottier emploie précisément pour définir les "éléments de relation" sans cesse le mot limite. Plongeant plus profond dans les explications fondamentales du guillaumisme, nous préférons parler de clôture. L'ubi est le résultat représentationnel de la clôture de la direction, ad ou de. Le locatif est la clôture aussi bien de l'illatif-accusatif que de l'ablatif.

Cette vérité peut être reçue d'une autre façon si l'on revient à l'idée que la conscience "feuilleter" l'univers. L'espace extérieur objectif est fait d'espacements. Si je dis par exemple : cet arbre a poussé devant le mur, la perception distinctive reprise par le langage (assurée par deux praxèmes différents, indicateurs de deux objets catégoriellement distingués) pose un espacement entre l'arbre et le mur : il peut être réduit à rien dans contre le mur, mais cette exténuation n'abolit pas le principe : il y a "arbre" et il y a "mur". Le topos qu'on représente ponctuel en locatif par abstraction, est toujours double : personne et ça ou deux éléments ça. Il n'y a de topologie du réel que par la mise en fonction de deux topoi. La réalité est une mise en place de plans sécants sur la profondeur. Il n'y a d'espace que par sa clôture double aux points où l'on envisage le tracé d'espacement : point d'ébranlement, clôture initiale ; point d'achèvement, clôture finale.

Le problème du choix des particules et des cas est, pour atteindre en conscience l'ubi (qui ne l'est jamais qu'exceptionnellement et par un "paradoxe nécessaire", pourrait-on dire) de poser en plus ou en moins l'une ou l'autre clôture, de la maintenir "battante" ou non.

De ce point de vue l'on prendra les deux situations discursives de sub. Avec l'accusatif cette particule choisit la visée finale : sub terram ire. Avec l'ablatif, qui est un vrai ablatif, la visée initiale : sub terra habitare ne se représente pas comme un locatif, mais comme une région du monde en repère regardée. Sub quand il n'est pas du quo, est de l'unde. Les usages du préverbe nous le confirment : subtrahere.

Les "régions" de l'univers sont donc bien, sauf exception, des di-rections. Telle est la cosmographie que supporte la langue. La visée finale, la clôture en terme d'acte, le positif, l'ascendance y dominant. Notre figure initiale se récrit :

Figure 2.

2.3 - Il fallait passer par le latin, il fallait envisager le sous-système des trois cas topologiques pour comprendre vraiment la représentation de l'univers dans son dynamisme. La perte de la déclinaison dans les langues romanes nous condamne, sauf pour à/de, à opérer sur des outils topologiques où le directionnel se perd.

Par contre il est toujours là dans les préverbes. A la compréhension que nous apporte un système de prépositions associées à des cas, comme le système du latin, s'ajoute l'épreuve de la permanence des représentations de la direction dans la composition praxémique romane : soustraire, surmonter, enfermer, ajuster, déraper, etc ...

On peut trouver aussi confirmation dans les substituts issus du discours et lexicalisés, les outils complexes comme dans et jusqu'à (de + usque + ad).

On étudiera enfin les restructurations, comme celle du couple latin pro/per. Le français donne à per l'équivalent de sa descendance phonétique, par : parcourir, passer par la ville. Dans pour il renverse le sens de per, en faisant un signe d'ascendance mitigée : un ad qui n'atteint pas sa clôture, par rétention sur l'image de la limite initiale. On oppose ainsi classiquement je pars pour Paris à je vais à Paris. Le castillan confirme per d'ascendance (per + a = para) et fait de par un équivalent de pro :

ir por la ciudad. En introduisant la particule complexe et contradictoire da < de + ad l'italien réenvisage toute la directionnalité.

Le champ de la recherche, que Pottier a jalonné pour le latin, le français et l'espagnol, est fort vaste. Nous n'avons fait que le rouvrir sous le poids d'une préoccupation fondamentale en praxématique celle du système d'ensemble de la langue comme appréhension du monde réel, comme construction d'un modèle pratique d'univers appelé réalité.

Nos premiers résultats, qui concernent la conceptualisation de l'espace, c'est-à-dire une "cosmographie naturelle" nous permettent d'affirmer que la langue envisage cet espace de trois façons :

1 - Sous la forme d'un inventaire des réalités spatiales. Ordonné catégoriellement, taxinomique et donnant matière à la nomination praxémique ;

2 - Sous la forme d'un continuum sur lequel s'inscrivent les résultats de l'inventaire comme des discontinuités non seulement du sens, mais référentielles ; cette aperception, dont le moment fort est la construction du sujet à partir de l'individu biologique, est une topothèse, phénomène maintenu en dynamisme par l'étagement de la topogénèse ;

3 - Sous la forme d'une structure directionnelle dynamique, qui est une topologie, mise en place des positions d'un espace clivable à l'infini.

Dans le message simple : j'aborde sur cette rive, rive et -borde appartiennent à l'inventaire praxémique, cette et j' sont une topothèse (critère maximal de réalité, degré in esse de la topogénèse) ; a-, sur indiquent des directions/positions topologiques.

Il y a donc bien fonctionnellement trois sortes de morphèmes dans l'outillage linguistique : des praxèmes, des parapraxèmes et des particules directionnelles. Reste à situer ces dernières selon une vue vraiment systématique, en glossogénie et généralité de représentations par rapport aux deux autres sortes.

Leur primitivité est évidente dans la famille indo-européenne. Elle l'est aussi quant aux opérations d'analyse du réel qu'elles supportent, qui définissent l'homme comme espèce. S'y ajoute un fait important que révèlent des fonctionnements actuels : celui de l'allemand un peu, surtout celui de l'anglais. Cette dernière langue maintient la particule distincte du verbe en la positionnant après lui à tous ses modes (alors que l'allemand oppose aufgehen à ich gehe auf et a de plus des particules non détachables). Elle dit : I run up, down, out, off, in, into, through, etc ... comme I walk up, down, out, etc ... Une hiérarchie apparaît : le praxème exprime les modalités d'un acte ; cet acte est lui-même vu comme une direction de la topologie cosmographique. Cette topologie reste seule en place quand la modalité s'efface par dépraxémisation du verbe. On a ainsi to get into, off, on, out, up, down, etc ..., où get sémantiquement = 0.

Cette remarque nous suggère l'interprétation à laquelle nous arrêterons notre définition : étant la structure minimale de la réalité, les particules directionnelles restent en toute occasion de discours un soubassement indispensable de cette réalité. La modélisation catégorielle et taxinomique de l'univers est prolifération sur ce soubassement permanent. Les praxèmes modulent une architecture dynamique, simple et efficace, du réel, où il n'y a pas de sens, si l'on entend signifiance, où tout est sens, si l'on entend direction. Pour constituer la logosphère, les praxèmes en somme "habillent" la structure du monde.

D'un autre côté, les parapraxèmes jouent leur rôle spécifique de critères de réalité indépendamment de toute topologie relative. Ils interprètent la mise en discrétion du réel non pour bâtir une architecture, mais pour la rattacher au réel même. Si la direction existe en topogénèse, c'est pour donner sur ad et de l'équivalent d'un flux / reflux de réalité. Ascendance et décadence y occupent la marge entre spectacle discursif et toile de fond d'objectivité fondamentale. Elles orientent la profondeur de l'actualisation.

L'actualisation étagée est le tout du fonctionnement systématique des parapraxèmes. Elle existe, plus primitive, mais déjà systématisée avec l'actualisation praxémique, dans l'épaisseur vivante de la production du sens. On ne la trouve pas avec les particules directionnelles, réalisées en discours comme un sens du réel immédiat autant que général et primitif.

Cette définition, sous cet aspect négatif ultime, propose au linguiste une énigme, dont nous allons tenter d'éprouver la fécondité méthodologique.

3 - LA MISE EN UNIDIMENSIONNALITE : CHRONOLOGIE COSMOGRAPHIQUE ET ORIENTATION TOPOGENETIQUE

3.1 - Il est banal, mais obligatoire, dans l'étude de l'emploi des particules directionnelles, de passer du topologique proprement dit au chronologique c'est-à-dire d'une cosmographie à trois dimensions à la quatrième dimension, ou dimension temps, que la conscience a saisie à part et la langue représentée en autonomie.

On ne reprendra pas ici la définition du temps, à la fois solidité et fluence du réel, confiance dans l'objet et reconnaissance de sa perpétuelle déréalisation (17). Mais on insistera sur la condition nécessaire et suffisante à sa conceptualisation : la spatialisation dont a parlé G. Guillaume. Nous prenons autrement que lui la question : pour nous, linguiste, comme pour un physicien actuel, le temps est bien "de l'espace" : sa quatrième dimension. Mais il n'est ni sa hauteur, ni sa largeur, ni sa profondeur. Catégorie de l'étendue, il ne peut se confondre avec l'architecture que notre conscience donne à cette étendue. Il est donc en soi non pas inconcevable, mais irreprésentable ; car toutes nos représentations sont des blocages en espace tridimensionnel. Le mouvement de traçage sur surface plane, les mouvements qui construisent des volumes arrêtent leur dynamisme, leur traversée du temps nécessairement sur leur produit où le temps

se gèle, se cristallise, n'est plus temps du tout. La trace est enfermement du temps dans l'objet, et il n'y a d'objet que comme mouvement devenu monument (18).

Ces généralités très connues devaient être redites pour poser que le terme même de "représentation du temps" suppose une métonymie. Le temps est une donnée cosmographique qui ne se graphie qu'indirectement en topologie. Le système de la langue prouve bien cela : ce sont les cas et les particules directionnelles topologiques qui, par un rebondissement d'emploi, vont servir à la représentation du temps.

Dans l'opération, un phénomène de la plus haute importance va se produire. La topologie est à trois dimensions ; le temps n'en est jamais qu'une. L'expression du temps est une réduction du cosmos à l'unidimensionnalité. On dit cela en parlant de linéarité. En fait le temps n'a rien de linéaire ; parler du lui sous ce terme, c'est parler de sa représentation habituelle, non de sa conceptualisation vivante ; c'est dire :

- que la profondeur est éliminée de la topologie pour offrir à la représentation du temps un espace abstrait, mais commode d'inscription : le plan ;

- que dans cet espace à deux dimensions, le temps inscrit en est une seule figurée par la ligne, elle aussi réalité abstraite, mais dont le traçage fournit une approximation.

La représentation du temps procède, à l'intérieur d'une mise en unidimensionnalité qui est le fondement psychogénétique de la catégorie, de la technique du traçage-écriture, fruit d'une histoire beaucoup plus récente.

Mais, si l'on revient à la topologie en tant que telle, on sait bien qu'elle aussi est dynamique. En fait on ne la considère comme à l'écart du temps que par cette abstraction qu'on fait de lui pour le concevoir en autonomie. La direction dont nous avons fait le topos est de l'espace parcouru : c'est du temps gelé conceptuellement, sur le modèle pratique de la représentation-objet cristallisant l'acte représenté.

Les démonstrations sur le dynamisme de l'architecture de la logosphère nous donnaient la clef de la topologie cosmographique ; elles nous donnaient aussi déjà la clef d'une chronologie, dont le principe de base, l'assise est le couple ascendance/décadence.

Le temps est fluence. Traduisons maintenant : il est la considération de l'univers sur une ascendance ou décadence unidimensionnelles.

3.2 - Les philosophes l'ont dit, en particulier Leibniz : le monde sans la conscience de l'homme est "plein de temps", un temps qui ne s'écoule pas. L'ascendance et la décadence du temps naissent du regard sur le monde. G. Guillaume a de façon décisive établi que le sens objectif du temps (signifié par le chronotype) va du futur au passé, en décadence, ce à quoi s'oppose l'ascendance qui est un retournement (chronotype) . Il a de plus longuement suivi dans son oeuvre une théorie du moment, qui est toujours un point sécant, un arrêt représentationnel naissant de la rencontre contradictoire ou complémentaire de et de . Ce sont là nos données de base.

Mais, en plaçant logiquement le topos avant le chronos, la topogénèse avant la chronogénèse, nous n'avons rien dit d'autre de l'espace que ce que nous aurions pu dire du temps. Il y a cependant un acquis nouveau sous ce retournement hiérarchique du système Guillaumien de la langue : nous avons reconnu à propos de l'accusatif que la topologie pratique choisit plutôt l'ascendance que la décadence, et nous en avons tiré la conséquence que l'ubi est à son fondement conceptuel une situation ablative. Les particules latines de, ab, ex, in (dans ses emplois ablatifs) et le cas ablatif lui-même sont en topologie l'équivalent de ce coup d'arrêt de datation renversant la visée temporelle que le passé défini roman réalise au niveau de la chronothèse *in esse* (19). Ainsi la topologie étendue au temps se présente grosso modo devant la chronogénèse comme son inversion.

L'accusatif est ainsi à prendre non seulement comme une "durée", suivant la formule scolaire, mais comme une direction ascendante du temps.

Son emploi avec les nombres cardinaux le prouve dans les occasions de discours : tres annos regnavit. La cardinal s'obtient en effet par l'ajout d'une unité aux unités précédentes : par addition, c'est-à-dire en ascendance. Cela est encore plus clair dans la phrase : abhinc quattuor annos bellum acre ortum est, où le compte des années reste ascendant, et la récapitulation sur point d'arrêt de totalisation (clôture finale) est un retournement adverbial ablatif (d'ailleurs d'expression topologique : hinc, "d'ici"). Le français utilise la même contradiction avec de + puis (décadence et ascendance) : une guerre sauvage a éclaté depuis quatre ans. L'expression de l'âge en latin est ascendante ; elle suit le sens de l'existence biologique appuyée sur le sujet : viginti annos natus.

L'ordinal établit le comptage en sens inverse. Pour poser le nombre à son rang, il faut considérer la chaîne numérale depuis son origine : ab hora tertia, ab urbe condita. On trouvera dans cette phrase l'inversion ordinale de la contradiction qui avait été traitée par le moyen de abhinc : cuins a morte jam tertius est annus. Le point de départ est ablatif ; jam tire au contraire le compte en ascendance vers le présent.

La date se donne donc à l'ablatif en latin. Sans particule : le cas suffit, qu'il s'agisse du moment sécant où s'instaure le sujet (nunc) ou d'une objectivité de ça (tunc). In ajoute la représentation d'une double clôture, c'est-à-dire une représentation d'étirement du temps : in multis annis, in sex mensibus. In avec l'accusatif dans cette double clôture met l'accent sur l'aspect final : in noctem se traduit approximativement par "jusqu'à la nuit".

Une fois de plus nous cherchons à comprendre un fonctionnement systématique dans le latin, où la rencontre de la particule et du cas permettrait de l'atteindre en son fond. Les

langues romanes sont, sur ce point des "confirmations appauvrissantes".

Elles confirment avec univocité la topologie ascendante. Le français use de à pour la datation : à cette heure, comme pour confirmer le sens du temps vers l'avenir : à demain. Ce n'est que dans la nécessité de marquer une clôture initiale qu'il revient à de : de longue date. On trouve le composé depuis : depuis hier. Ayant perdu ante/post, il se sert de avant/après. Le choix de à va aussi dans le sens d'ascendance. Il s'oppose à devant / derrière (cf supra, 2.3), qui reprend la représentation de la faille identificatrice du réel perceptible sous le latin pro : cette faille opère difficilement dans la continuité du flux temporel (20). Quand à pour, issu de pro, emporté par l'ascendance, il réalise un effet de sens qui était celui de ad en latin, ou de in avec l'accusatif : je pars pour longtemps.

3.3 - Ce choix majoritaire de l'ascendance topologique dans l'expression du temps est, dans les langues romanes, à lier à l'une des plus surprenantes, simples et profondes découvertes de la glossogénie : celle de "l'article inversé" (21).

Rappelons notre conception de l'article, qui est celle de la topogénèse. La tension réalisatrice, celle qui permet à la conscience de monter en actes de langage des spectacles en plus ou moins grande équivalence du réel objectif, s'étalonne en trois niveaux toponthétiques, dont nous avons emprunté la désignation à la chronogénèse guillaumienne : in posse, in fieri, in esse.

Ces trois niveaux n'ont pas le même statut logique : l'in posse et l'in esse sont des niveaux seuils, seuil inférieur, seuil supérieur, représentant respectivement un quantum de réalité proche du zéro (c'est-à-dire n'apportant aucun critère d'existence du référant) et un quantum maximal (apportant le critère indubitale de l'existence de ce référent, en personne ou en ça). L'in fieri est un niveau mobile : le quantum de réalité nécessaire au discours, engageant déjà l'image de cette réalité sans permettre de conclure

à sa validité absolue (22). L'in fieri, si l'on totalise les effets de discours, est ainsi une épaisseur : l'épaisseur même du temps d'actualisation.

Sur nos figurations, le meilleur moyen de rendre compte du phénomène est de figurer une tension ascendante, en conquête de réalité, qui demeure à plat en in posse, prend son relief, son élévation, dans l'épaisseur de l'in fieri et retrouve l'ascendance linéaire dans le "réel conquis" en in esse. On passe en somme du plan à la profondeur pour retrouver le plan, sans quitter l'unidimensionnalité :

C'est le sens de l'article le (s), la, dit défini. Mais subtilement la langue a usé, à une étape qui est surtout celle du moyen français, d'une "rétraction" d'image de réalité, équivalant à ce que le latin possédait déjà avec le subjonctif secondaire pour la chronogénèse (23). Elle exprime la déprise de réalité. Pour cela elle a usé du nombrant un allégé du nombre même, solution aussi du grec et des langues germaniques. Mais un résistait au pluriel : la solution uns n'a pas réussi elle s'est bloquée en effet duel (pluriel interne, discontinuité non dégagée) (24). Français, occitan, italien ont alors simplement inversé l'ascendance de les. Le français dit : les chaises et des chaises.

La même opération servait à inverser l'avance du concept vers la généralisation référentielle : du pain retroussait la représentation le pain.

Le fonctionnement nouveau est, on le voit, la confirmation d'un mécanisme psychique fondamental, primitif. Il y a là de quoi réfléchir à l'"inconscient linguistique" qui permet la labilité du discours. Le système de la langue est mis au secret pour devenir

automatisme. La conscience se cache à elle-même son architecture pour mieux la mettre en oeuvre.

Ici elle se cache que la structure directionnelle de la représentation du réel est aussi celle qui sous-tend l'approche du réel. En appliquant la topologie cosmographique à l'expression du temps, elle maintient hors de compréhension le fait que le temps de conscience (celui qui sert à comprendre espace et temps cosmiques) est structuré lui aussi directionnellement. Mais le même usage de l'inverseur de dans je viens de Montpellier, je le connais de longtemps, j'ai mangé du pain, je te donne des cerises dévoile l'unité représentationnelle. Temps d'actualisation et temps cosmographique. Temps représentant et temps représenté obéissent à la même logique : logique du sensible et du pensé = logique du penser et du senti.

Ce faisant la langue décrit son plus profond mécanisme. Elle atteint l'efficacité totale d'une métalinguistique. La topologie jette un regard de haute volée sur ses origines mentales.

NOTES

N.B. : PO : La Phrase occitane. TL : Le travail et la langue. AE : Anthropologie de l'écriture. Les définitions praxématiques se trouvent dans Les Cahiers de praxématique, n. 3 (1984)

(1) La Phrase occitane, essai d'analyse systématique, Thèse de doctorat ès lettres, Paris, PUF, 1967, II, chap. 2, Les outils de subordination : les prépositions, pp. 297-335.

(2) Paris, Klincksieck, 1962.

(3) Les termes dicendum et dictum ont été remplacés par à-dire et dit entre PO et l'Introduction à l'analyse textuelle, Paris, 1976. Pour une articulation à trois termes cf infra 4.4.

(4) TL, pp. 279-283.

- (5) C'est en ce sens qu'elle révisé certaines de ses explications : cf. P. Siblot, "Présentation" Cahiers de praxématique, n° 8, 1987, p. 5. Mais elle les affine aussi. Derrière ce que nous écrivons aujourd'hui on doit placer l'article de J.M. Barbéris, "Expression du topos et orientation syntaxique". Cahiers de praxématique n° 4, 1985.
- (6) J.M. Barbéris, art. cit., p. 26 propose le terme de "systèmes topothétiques" pour dénoter tout cet ensemble non clos, qu'elle étudie avec le concept de "à et de opérateurs", pp. 34-38.
- (7) TL, p. 17
- (9) Le geste et la parole, technique et langage, Paris, A. Michel, 1964.
- (10) TL, p. 17, d'après Tran Duc Thao, Recherches sur l'origine du langage et de la conscience. Paris, Editions sociales, 1973, pp. 14-15.
- (11) sur le rôle de l'analyse linguistique dans la perception même, cf. M. Ganzer, "Toward a psychology of language structures" in Journal speech research, 5, n° 4 (1962), pp. 303-314, cité in TL, p. 71.
- (12) TL, p. 185
- (13) TL, p. 183. On remarque que fort symbolise une dynamique d'"aller vers" par "séparation". Da, si c'est bien da qu'il faut entendre (l'enfant disait ... o ... a ...) est imparfait. En allemand élaboré il vaudrait mieux her. Mais pour l'enfant la binarité symbolisée passe par l'alternance phonologique o/a.
- (14) TL, p. 181, d'après J. Lacan, Ecrits, Paris, Seuil, 1966, pp. 93 sq.
- (15) Cf. J.M. Barbéris, art. cit., p. 27. Développant les conséquences de ce syncrétisme représentationnel, et rejoignant G. Moignet, Systématique de la langue française, Paris, 1981, pp. 217 sq, l'auteur donne à la particule à un statut d'abord (systématiquement locatif) qui apparaît dans d'autres prépositions (une poule sur un mur, les enfants dans la rue). Notre avis est actuellement que c'est le statut phrastique d'Être qui interdit la directionnalité et fabrique le locatif comme un effet. J.M. Barbéris propose d'ailleurs, p. 30, Pierre est à la campagne.
- (16) La conclusion que je retire du numéro spécial des Cahiers de praxématique sur Le Nom propre (n° 8, cf supra, n.5) est que le fonctionnement de ce nom propre est à deux moments logiques (que l'onomastique révèle en glossogénie) : le moment d'évacuation du sens par allègement praxémique (avec effet singulatif) ; le moment de réinvestissement du sens par pesée de nouvelles praxis sur le